

La deuxième oraison des filles d'Orion

Mon incandescence - et la tienne- à être ferrées, en bonnes filles étrangères à l'étrangeté -si seulement- , fourbues des prises de l'exil, même si tout le monde sait que nous ne sommes pas bâtardes -ou si peu-. Même si tout le monde sait qu'Orion ne nous a pas vues depuis notre naissance, il ne pourra pas ne pas connaître notre sacrifice. Et, au retour d'une fatigue d'avoir assailli et pénétrer trop de corps, il entendra la nouvelle, béat. Orion sera béat.

Nous nous sommes dit : Nous remplirons toutes les conditions, des exilées désirées, prêtes en somme à se donner, sans laisser entrevoir une amertume qui menacerait de bousculer l'incrédule intégrité des habitants - eux sans peine- séculaires. Il faudra nous imaginer, pantoises et décomposées, décider dans notre chambre sombre, du jour d'après. Nous aurons le peu de lumière de celles qui ne sont - finalement, c'est à la fin que nous en aurons la confirmation -pas du pays. Juste filles d'Orion nous ne serons, ici, parentes de rien ni de personne. Au commencement, la taille, la taille de notre père nous donnera les louanges et prendra d'assaut tous les récits. Ceux qui habitent ici s'inquiéteront de ne pas nous exclure de trop, n'empêche -toujours- nous saurons que nous ne sommes pas investies de même lignée. Nous habiterons là sans pour autant faire partie de leurs façons ordinaires. Toi et moi nous saurons que nous avons constitué -très jeunes, à l'orée -, pour eux, la pensée de la perte et de l'embarras des choix. Nous ne serons donc jamais inoffensives.

Traquées par l'ostracisation soudaine -Seules maintenant, vaudraient nos vies mortes- nous cesserons d'être innocentes. Aux yeux de tous, nos vies s'accoutrent de l'insoutenable poids d'un désert. Seules dans notre chambre, nous parlerons de la suite, demain nous devons mourir. Pas loin de notre potence il y aura les olas du peuple. Ils diront : Les chères, nous les avons abritées, accueillies comme nos propre enfants, elles savent ce qu'elles nous doivent. La peste est ici, elles nous restituent, de manière bien intentionnée -elles vont mourir, l'oracle le demande- les dispositions généreuses que nous avons eu à leur égard depuis leur naissance, abîmées à outrance par l'abandon d'Orion.

Seules dans notre chambre nous déciderons de la suite et de nos accomplissements -Il fallait sacrifier, qui mieux que nous? Qui d'autre que nous?-. Nous sommes, somme toute, des exotiques, des dépaysements agencés en surplomb -depuis le début- des formes de frontières régénérées. Notre hardiesse à être restées angéliques n'aura été qu'une présomption suintante de nous croire déchargées d'héritage. C'est oublier l'urine, masse visqueuse, qui a presque fait d'Orion, un roi. Et de nous, des reines si seulement. Ceux qui habitent ici, ceux qui sont d'ici, nous verront luire à la lueur de notre dernière nuit, près de nos lits, s'assurant assurément de notre piété, heureux d'avoir spirituellement enfanté -élevé, éduqué- des êtres de chair prêtes à s'offrir en partage.

Ceux qui habitent ici, ceux qui sont d'ici, nous dirons que si nous cherchons Orion nous ne le trouverons pas. Il a pris le risque de nous perdre, mais par lui, disent-ils, nous deviendrons -enfin- reines. Un sacrifice - celui que nous ferons demain, offrir notre mort pour exempter ceux qui habitent ici, de toute désolation d'injures malades-, nous gracieras du désintérêt paternel. Faute d'un autre endroit, nous serons -et à nouveau- de la race d'Orion. Quitte à n'appartenir qu'à la catégorie des femmes infâmes. Parce que c'est de cela dont il est question, de ce qui colle à nos peaux obscures d'expatriées. Impossible alors de ne pas racheter un honneur que nous n'avions - pourtant- jamais perdu.

Notre feu, dit-elle, brasier déconvenu par l'excentricité de nos singularités, exalterait notre asile d'illégitimes. Orion nous avait peu reconnues, admet-elle. Loin de ses frasques il apprendrait cependant notre obscure et brusque dévouement. Il en serait béat. Orion serait béat.

Elle dit, nous remplirions toutes les conditions des déplacées espérées, sans menace de gêner l'incrédule sécularité sans peine des habitants. Il faudrait alors, visualiser, voir nos corps déconvenants statuer sur notre vie du jour d'après. Sachant que nous venions d'une contrée loin de ces monts, nous serions tacitement absoutes de l'éclat, du halo d'un discret atavisme. Juste filles d'Orion aucune ressemblance n'aurait été transmise, elle sait que notre sororité serait non conforme au sol nous accueillant. Voilà, selon elle, ce que serait notre seule forme d'analogie. Notre père pourrait bien être grand, de la taille d'un géant, avoir sa naissance dans les urines connue de tous et ses épopée dans toutes bouches, nous serions les enfants de rien, consent-elle. En tous cas pas de chez eux et c'est ce qui façonnerait un endroit de peur.

Elle continue : nous serions maintenant dans un monde où il serait bien vu de nous maudire. La peste appellerait l'offrande. Nous serions des cibles désignées, offertes aux colères d'avoir tant fait pour nous. Ma sœur me raconte que, seules maintenant, vaudraient nos vies mortes. Sans désaccord, ce serait les vœux de tous. Nous envisagerions d'être des défuntes dès demain. Pourquoi pas, dit-elle. Et nous entendrions les voix des bourreaux, énoncer haut et fort, d'un ton élevé et affirmatif, qu'il s'agirait bien là, et rien de plus, d'un tribu à rendre, d'un contre-don à la suite de l'abandon d'Orion.

Encore, Elle parle : Nous serions, sœurs et acquises à l'épaisse dévotion. La dépense mortuaire irait alors de soi. Si, jeunes, nous avons été sauvées, nous aurions bien de la peine à ne pas rendre le geste. Nous ne serions jamais des leurs, à force de pavaner nos discrétions nous finirions bien par l'apprendre. En droite ligne filles d'Orion, nos disparitions nous imagineraient reines, sourit-elle. Il ne nous resterait qu'à remplacer la peste qui assécherait la région.

Elle me répète que nous pourrions bien être en quête d'Orion, la raison des gens d'ici soulignerait nos inaptitudes à connaître. Même mortes nous ne serions peut-être ni filles ni reines. Exilées encore, ailleurs pour voir. Elle sait qu'à deux nous tenterions ça: tomber et aller voir ailleurs.